

## FOLLE ?...

## XVI

La succession de l'oncle Léon Piéland fut une diversion forcée au morne chagrin de M. Montrel. Il s'imposa la tâche de visiter une à une toutes les propriétés dont il devenait possesseur, non pas qu'il attachât un grand prix à cette fortune soudaine : elle avait perdu son charme le plus enivrant puisqu'il ne la pouvait plus dévorer aux pieds de Léonide ; mais il espérait par ces voyages, ces fatigues, l'intérêt de la nouveauté, endormir ses souvenirs, amoindrir ses regrets.

Ils étaient profonds et cruels. Du sentiment que lui avait inspiré la jeune veuve, dataient les meilleures joies de sa vie. Ce sentiment avait résisté à la certitude de la voir frivole et coquette, au doute de la croire ambitieuse et vénale ; mais il s'était brisé en découvrant que Léonide n'était pas bonne.

Une femme qui n'a pas cette adorable qualité, la bonté, est un contresens inexplicable, et si rare, que l'indiscutable évidence avait seule pu détruire sa chère illusion.

Et maintenant, il la pleurait.

Cette année entière fut consacrée à la prise de possession minutieuse de son héritage, dont il s'exagérait volontairement l'obligation.

Maisons, fermes et bois, eurent au bout de ce temps perdu tout privilège dérivatif. Il partit pour l'Italie, ne se sentant ni le désir de traîner à Paris une vie sans but, ni le courage d'affronter une rencontre possible avec l'idole brisée dont plus rien ne restait debout.

La troisième année le trouva à Saint-Petersbourg, aidant de ses encouragements et de sa bourse toujours ouverte, de jeunes artistes français dont ces latitudes glacées tentaient le talent. Les artistes réussirent, reprirent leur vol et l'oublièrent. Il ne leur en voulut pas.

Le quatrième hiver le vit à Constantinople, étudiant les mœurs orientales, les mœurs bizarres et la civilisation sommaire d'un peuple énigmatique.

Il songeait à se remettre au travail. Le travail perdait son charme depuis que le chagrin l'avait touché. Autrefois, plus ferme, moins atteint, le travail l'eût consolé.

Néanmoins, la vie nomade le lassa plus vite encore que son activité sans résultat. La France lui manquait. En 1860, il y retourna, évita Paris et se dirigea vers la Bourgogne.

Personne ne l'y appelait ; nul ne l'y désirait sans doute. Il voulait revoir la pauvre innocente enfant, cause involontaire de sa suprême désillusion !... et se donner la satisfaction de constater le bien qu'il lui avait fait, à elle, en brisant sa croyance et son bonheur à lui.

Il atteignit Beauplan vers la tombée du jour, dans une disposition d'esprit mélancolique devenue habituelle. On le fit entrer dans un grand salon riant, dont toutes les fenêtres, largement ouvertes, laissaient pénétrer les suavités du printemps.

Harmonieusement y venaient mourir les sons éloignés d'un piano. Une voix inhabile, mais fraîche et jeune, s'y mêlait par intervalle.

Eugène prenait à l'écouter un plaisir vague, tout en feuilletant les albums, les journaux et les magazines dont la table du centre était surchargée.

Cette voix tendre et voilée le reporta soudainement à l'époque heureuse de sa vie.

— Hélas ! soupira-t-il, avec une involontaire amertume, que suis-je venu chercher ici ?

M. de Beauplan, qu'un domestique venait de prévenir, entra, le front épanoui, la main tendue. Rien ne pouvait être plus aimable, plus cordial, ni meilleur au cœur d'Eugène que cet affectueux accueil.

On le connaissait si peu !... on l'avait vu à peine, on paraissait l'aimer !

Madame de Beauplan, qui survint, témoigna non moins de satisfaction, non moins de simplicité que son mari, quand le jeune homme lui fut présenté.

Il aurait pu se croire transporté chez ses parents, lui, privé de joies de la famille !... l'impression en fut si vive qu'il le dit avec abandon.

— C'est que nous avons appris à vous estimer, à vous apprécier, dit la bonne dame.

— Nous savons le dévouement que vous déployez pour vos amis, ajouta le vieux gentilhomme.

— Je vous regarde volontiers comme de la famille !... reprit madame de Beauplan.

— ... Depuis le bonheur que vous y avez fait entrer, acheva son mari.

M. Montrel, les contemplant tour à tour, une question brûlante aux lèvres, des interrogations pleines les yeux.

— Ce bonheur !... c'est Marie ! exclama l'excellent homme.

Eugène murmura je ne sais quelle phrase dénuée de sens, tant l'attente lui devenait pénible.

— Vous allez la voir !... la voilà ! s'écria la vieille dame avec un empressement joyeux du meilleur augure.

Depuis quelques minutes, le piano se taisait ; la douce voix n'arrivait plus au salon.

La porte s'ouvrit lentement, laissant apparaître une grande jeune fille brune, dans laquelle Eugène reconnut Marie bien plus avec son cœur qu'à l'aide de ses souvenirs.

Marie changée, embellie, guérie !... on le

devinait au premier regard. Au second, on l'admirait déjà. La taille souple et forte, la poitrine élargie, les épaules tombantes, le teint rose disaient la santé. Les yeux brillants, le front calme, la sérénité du visage disaient l'intelligence.

— Marie ! s'écria M. Montrel en réprimant mal le premier élan qui l'entraînait vers sa petite protégée, les bras étendus, comme un frère.

Elle le regarda, ouvrit tout effarés ses yeux immenses, dont le velours s'harnacha de deux grosses larmes, et devint pâle !... pâle, comme en ses mauvais jours d'autrefois.

— Mon Dieu !... Qu'as-tu donc ? Marie ?... Ma petite Marie ? exclama la vieille dame effrayée.

Mademoiselle de Brix se raffermir sur ses pieds chancelants, et sourit. Jamais plus adorable sourire de bonheur sur plus angélique visage !

— Ce n'est rien ! balbutia-t-elle, la surprise... et... la joie !

— O chère !... chère enfant ! Est-il possible que ce soit vous ! reprit M. Montrel, avec une émotion profonde.

— Ah ! oui, c'est moi !... c'est moi, transfigurée !... sauvée !... répéta-t-elle avec une explosion d'allégresse et de gratitude où se répandit tout son cœur. C'est moi !... telle que m'ont faite la délivrance que je vous dois, à vous, monsieur, et l'amour qu'ils m'ont tous deux si généreusement donné !

Ce disant, elle tendit au jeune homme sa main fine, et s'appuya tendrement à l'épaule de madame de Beauplan, pendant que son regard expressif allait caresser les cheveux blancs de son tuteur.

C'était un délicieux tableau d'une grâce idéale et d'une pénétrante sensation. C'était aussi le vivant *Te-Deum* de la reconnaissance.

— Que Dieu soit béni dans son œuvre ! prononça gravement Eugène.

.....

L'histoire de Marie n'était ni longue ni difficile à conter. Elle remplit cette première soirée de causerie. Madame de Beauplan se plaisait à dire combien sa petite malade avait été docile à conduire, douce à instruire, prompte à se faire aimer. Tout frappait son intelligence, tout impressionnait son ardente nature, tout charmait son cœur.

Les bizarreries, la mobilité fébrile, qu'on avait remarquées en elle, n'étant plus excitées par la terreur ou réprimées par la contrainte, s'étaient changées en laborieuse activité.

La lecture la passionnait ; le travail manuel lui était un plaisir. Son éducation progressait à miracle. Ayant tout à apprendre, elle ne s'était épouvantée de rien. Comme jadis, enfant, elle marchait au danger sans calculer, maintenant elle allait à l'étude sans défaillance.

Il fallait modérer cette dévorante soif d'instruction, et régler les impatiences de cette nature exubérante. La tâche était rendue douce par la soumission de la jeune fille.

Sa sauvagerie, qui n'avait été peut-être que l'exagération d'une fierté blessée, devenait une dignité charmante dans ce milieu paisible et riant.

Sa jeunesse décolorée reflorissait, comme une plante vivace dans un terrain propice, à l'ombre de cette tranquille et généreuse vieillesse.

Quelques années à peine avaient passé sur la séquestration de Brix et la raison, la santé, s'épanouissaient radicalement chez l'enfant inguérissable, condamnée par Léonide et torturée par madame Heurtebot.

Miséricorde divine !... Que l'enfant guérie bénissait ardemment votre main ! Quel cantique montait de son âme au souvenir de tant de bienfaits quand elle respirait, libre, heureuse, aimée, en toute paix, en toute espérance, dans la chère maison de son repos !

Le séjour d'Eugène Montrel ne fut qu'une suite d'entretiens charmants, intimes, où le grand cœur, simple et généreux de ses hôtes, le caractère attrayant de Marie se dévoilaient à toute heure.

Jours calmes et consolants qui le rafraîchirent et l'apaisèrent ! Il ne s'éloigna qu'à regret de cette hospitalière demeure, pour rentrer dans ce qu'il appelait sa Thébaïde parisienne ; mais il emportait comme un trésor une invitation pressante d'y revenir souvent et longtemps.

A cette invitation, cordialement sincère, mademoiselle de Brix avait ajouté l'éloquence affectueuse de son regard qui priait, mieux que la parole, son cher protecteur.

Comment s'étonner qu'il revint !... Malgré la distance, trouvant à chaque voyage un plaisir plus vrai dans la société des deux époux, un charme plus pénétrant dans la présence de l'aimable jeune fille !

Elle n'avait conservé qu'une trace visible de la longue maladie nerveuse du passé. C'était un furtif tremblement quand le nom de Léonide revenait dans les hasards de la conversation. Quant à celui de madame Heurtebot, il n'était plus jamais prononcé.

Revoir madame de Brix eût été une épreuve dangereuse pour sa délicate organisation. M. de Beauplan la lui épargna, en faisant seul les démarches nécessaires au règlement des intérêts de sa pupille. Il les prenait à cœur, l'excellent homme, avec une ardeur d'autant plus vive que le remords se mêlait à tous ses souvenirs.

Que n'avait-il surveillé par lui-même — ce qui était, après tout, son droit de tuteur — l'éducation, la santé, le bonheur de la jeune fille !... Il fallait que celle-ci le rassurât par les meilleures caresses, lui assurant que cette dure épreuve lui faisait savourer au centuple les

joies du présent, pour que le vieux gentilhomme osât se pardonner à lui-même sa confiance fourvoyée.

La majorité de mademoiselle de Brix survint à cette époque. Le mauvais rêve, dissipé depuis longtemps, ne laissait même plus un nuage flotter sur son large front, rayonnant de pensées riantes et de chrétiennes grâces.

Autrefois, dans la souffrance, elle avait appris d'Ursule les consolations de la prière. De son cœur naïf montait chaque jour un cri d'appel et un soupir de résignation. Aujourd'hui, l'intime allégresse qui débordait en elle se traduisait par la prière encore, aussi naturelle aux âmes d'élite que le souffle à la poitrine humaine.

Lorsque vint la signature des comptes de tutelle, le commandant de Rollezan, prit la peine d'apporter lui-même à Beauplan les titres de propriété, les valeurs diverses demeurées jusque-là dans les mains de Léonide.

Il y joignait une cassette où madame de Brix avait minutieusement réunis les diamants, les bijoux de famille, quelques miniatures, entre autres un médaillon représentant, dans l'éclat de sa jeunesse, l'infortunée mère de Marie.

Défunt M. de Brix conservait pieusement cette dernière relique d'un bonheur qui fut très court et très troublé. Mais, par une paternelle délicatesse, il avait de placer sous les yeux de sa fille l'extrême ressemblance dont la nature l'avait dotée avec la belle et malheureuse jeune femme.

Léonide n'imita pas cette réserve, dont elle n'ignorait nullement le charitable motif. Sa main précautionneuse plaça le médaillon au premier plan des bijoux, de façon qu'en ouvrant la cassette, le regard de la fille dût tomber forcément sur le visage de la mère.

On eût dit les deux sœurs, mieux encore, on eût pu croire à la rencontre du modèle et de la copie.

M. de Rollezan, qui assistait, en sa qualité de mandataire de sa cousine, à l'ouverture de la cassette, ne fut point sans remarquer l'émotion que cette coïncidence produisit sur la jeune fille.

Elle pâlit, jeta sur une glace un coup d'œil rapide, comme pour bien constater que les traits maternels étaient les siens, se souvint, sans nul doute, de l'organisation intellectuelle de sa mère, et, mettant un baiser religieusement tendre sur l'image vénérée, elle murmura assez haut pour que le commandant pût l'entendre :

— Où vous avez succubé, pauvre mère inconnue, j'ai été sauvée, moi !... Là-haut, dans votre gloire, soldes la dette de votre enfant en priant pour ses sauveurs !

Puis, reconfortée par cet élan, et redevenue maîtresse d'elle-même, mademoiselle de Brix continua le dépouillement de ses bijoux de famille sans témoigner la moindre faiblesse.

Le vieil officier, fort personnel et point méchant, avait souffert de cette petite scène où la pensée vindicative de sa chère cousine Léonide ne se pouvait méconnaître.

Madame de Beauplan en fut irritée, et son premier soin fut d'en faire le récit à M. Montrel, lorsqu'il revint en Bourgogne, peu de jours après.

Les désillusions absolues d'Eugène n'admettaient pas facilement un surcroît. Pourtant, ce fait eut le pouvoir de réveiller une rancune assoupie.

— Celle que vous aimez n'est pas bonne ! avait dit Ursule mourante.

Il trouva de bonne guerre de faire venir de Péronne un portrait jadis bien admiré, une image éclatante de grâces extérieures, enveloppées menteuses d'un cœur sec, et de l'expédier à Brix comme le legs tardif du parrain Léon.

La piqure fut sensible à l'épiderme chatouilleux de Léonide. Sa persévérante ambition, malgré les cinq années écoulées depuis la catastrophe où s'effondra son rêve, ne désespérait pas, si M. Montrel passait à portée de sa main féline, de retrouver dans les cendres du passé quelque étincelle vivante.

Elle passait alors toute l'année à Brix, réduite à sa fortune personnelle, fort amoindrie par une mauvaise gestion, pleurant ses espérances dorées, sans résignation à leur perte, sans grandeur pour les abliquer.

La proie splendide avait échappé par deux fois à ses convoitises, tandis que l'ombre poursuivie ne laissait que le vide en ses mains accapareuses. Gens et choses, rêves et déceptions, elle enveloppait ses souvenirs dans une haine commune et farouche.

Le monde, qu'elle avait délaissé dans les premières explosions de sa déconvenue, oubliait vite son idole ; ses admirateurs portaient leur encens banal à de nouvelles splendeurs en vogue.

Un profond découragement, une amertume immense envahissaient cette nature avide, qu'aucun sentiment noble ne guidait, dont aucun souffle élevé ne soutenait les défaillances.

Son apreté à la curée de la vie n'avait point été satisfaite, l'amour était mort, les sympathies s'éteignaient une à une, le vide se creusait à son foyer désert.

Le commandant de Rollezan lui restait seul, bien vieilli, bien cassé, immuablement fidèle, éternellement épris, c'est-à-dire irrémédiablement illusionné.

## XVII

Un matin de juillet, l'express de Paris amenait aux environs de Beaune un des visiteurs les plus assidus de cette partie de la Bourgogne.

Il n'y était attiré, pourtant, ni par la beauté du pays, ni par le renom des grands crus, ni par

le besoin de locomotion à outrance qui dévore notre génération.

Il y venait parce qu'il n'imaginait pas un autre lieu au monde où l'on respirât un air plus imprégné de sérénité pure et de naïf contentement de la vie.

M. Montrel se rendit à Beauplan à travers champs, faisant l'école buissonnière dans la campagne à peine éveillée, allongeant volontairement la route pour ne pas surprendre à une heure trop matinale les maîtres de l'hospitalière maison.

C'était une joie qu'il s'accordait souvent d'y revenir frapper, sûr de la voir s'ouvrir cordialement ; une joie qui le reposait de son labeur quotidien, car il travaillait avec zèle, sinon avec entraînement, malgré la fortune acquise, la situation gagnée.

Il regardait le travail comme la grande loi de l'existence et le dérivatif puissant des tentations comme des souvenirs.

La vie parisienne n'offrait que peu de charmes à sa maturité. Les plaisirs lui plaisaient peu. Le bien qu'il pouvait faire séduisait, au contraire, sa généreuse nature.

Il donnait largement en or et en exemples. Il moralisait par sa conduite, et prêchait l'obéissance aux lois divines par l'austérité de ses mœurs, tandis qu'il les savait rendre aimables par l'urbanité de son caractère.

Il lui manquait un foyer.

Beauplan, qui devait tout à la nature, était un domaine absolument agreste, dont les plantations ne s'étendaient point avec une régularité parfaite comme celles de Brix.

Au sortir des longues avenues de platanes et de castagniers, quelques massifs sans art, pleins d'ombre et de fraîcheur, invitaient au repos, tandis que de larges prairies tout inondées de soleil déroulaient leur nappe verte sur une pente légère.

Une allée couverte, profondément encaissée entre deux talus couronnés d'acacias, servait de limite au parc du côté le plus éloigné du village.

Cette allée, que les habitants du domaine appelaient la Combe, offrait, pendant les lourdes chaleurs de l'été, cet avantage inappréciable que le soleil ne pénétrait jamais, même en plein midi brûlant, sous ses branchages touffus.

Quoique la matinée ne fût pas avancée, M. Montrel s'engagea dans la Combe dont la fraîcheur l'attirait irrésistiblement. Et puis, c'était retarder de quelques minutes encore une réunion très désirée, reportée pour la première fois. Redoutée ?... Eh oui, sans qu'il s'en pût rendre compte, en se retrouvant dans ce calme paysage où coulait, si paisible, la jeune existence de Marie, une émotion nouvelle et charmante le pénétrait quoi qu'il fit pour s'y soustraire.

Son esprit cherchait le repos et le trouva dans le spectacle de cette nature verte, épanouie, silencieuse. Ses yeux rêveurs s'oubliaient à contempler les étoiles de rosée frissonnantes à la pointe des longues herbes ; il écoutait ce bruissement particulier de l'insecte qui glisse entre les brins de gazon son petit corps cuirassé comme une frégate.

Chacun de ces aspects, chacun de ces bruits voilés, avait un langage pour son âme délicate, éprise de vérité et de poésie.

En lui, quelque chose chantait. Était-ce la jeunesse ? Si c'était la jeunesse, qu'il croyait morte, c'est qu'une mystérieuse influence en avait ouvert et rejeté les crêpes funèbres.

Une simple robe de toile blanche, qu'une éclaircie faisait étinceler dans les profondeurs assombries de la Combe, n'était sans doute pas étrangère à cette résurrection.

Longtemps, il regarda cette forme élégante, à laquelle la verdure et les fleurs formaient un cadre si attrayant. La robe longue relevait à la taille des plis embarrassants, dégageant un pied aristocratique dont les petits talons sonnaient sur le cailloutis. Les bras étaient chargés de fleurs humides qui laissaient tomber goutte à goutte la rosée de leur calice. La tête, protégée par une mignonne cloche de paille, ne laissait entrevoir que deux magnifiques tresses brunes en liberté sur les épaules, et terminées très-bas, très-bas, tant elle-étaient longues, par deux gros nœuds enfantine.

La belle vision trottoit allégrement, s'arrêtant çà et là pour achever sa moisson champêtre, sans aucun souci d'un voisinage qu'elle ne soupçonnait pas.

Eugène hâta le pas pour la rejoindre, craignant de la voir tout à coup s'envoler avec les papillons qui voltigeaient autour d'elle.

— Bonjour, Marie !... commença-t-il, embarrassé tout subitement de lui donner cette appellation affectueuse, que la différence de leurs âges, non moins que son intérêt protecteur, autorisait.

Elle se retourna, surprise, toute rose de plaisir.

— M. Montrel !... Ah ! quel bonheur ! fit-elle en le reconnaissant. Que c'est bien à vous de venir partager notre solitude !

— Votre solitude ?... Beauplan ne m'a jamais produit cette impression.

— Vraiment ? nous y vivons, pourtant, et en anachorètes.

— Eh bien ! votre désert a tant de charmes que ce serait à donner la vocation de s'y faire ermite.

— Ah ! la plaisante idée !... un Parisien !

— Si peu !...

— Il vous serait possible de sacrifier votre Paris ?

— Paris !... mais je ne l'aime plus... L'ai-je aimé ?

— Oui, dit-elle très-vivement, puisque vous y avez souffert.